Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 22 (1884)

Heft: 30

Artikel: Lo choléra

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188313

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nous avons donc demandé à M. le directeur Druilly de nous changer notre propriété contre une autre plus rapprochée et plus chaude, et il nous en a accordé une, située à une journée d'Angol, et à cinq heures de Collipuli, grande ville industrielle.

Cette propriété, dont une bonne partie est déjà cultivée, est très belle, au bord d'une rivière et sur la route d'Angol à Victoria. Nous l'avons louée à une personne qui l'exploitera à notre place pendant quelques années, après quoi nous en reprendrons possession.

Nous sommes à côté de nos amis de Lausanne; nos affaires vont très bien; il y a toujours du travail, et les habits se paient de 200 à 250 francs. Louis est à Santiago, chez un ingénieur, pour tenir compagnie aux enfants.

Notre projet est de gagner de l'argent en ville pour bâtir plus tard une maison sur la propriété. On construit à très bas prix, les maisons étant toutes en bois ou en terre, et à un seul étage, en raison des tremblements de terre. Faire clôturer et se retirer sur la propriété pour y élever des troupeaux, c'est la chose qui coûte le moins et qui rapporte le plus.

Nous sommes tous heureux et contents d'être venus ici, où il n'y a cependant pas beaucoup de distractions. Il n'y a que la fanfare des soldats, qui se rend chaque dimanche à l'église, où elle remplace les orgues. Ici, on ne prêche pas, ce sont toujours de petites messes et il n'y a aucun banc dans le temple. »

Suivent des réflexions d'un caractère intime, des confidences à des parents et amis de la famille, que nous nous dispensons de reproduire.

Baromètre à la campagne.

Lorsque vous êtes à travers champs, voulez-vous être renseignés sur les variations atmosphériques? Prenez le baromètre du cultivateur.

Avant la pluie.

Les hirondelles rasent la surface du sol.

Les lézards se cachent.

Les oiseaux lustrent leurs plumes.

Les mouches piquent fortement.

Les poules se grattent et se vautrent dans la poussière.

Les poissons sautent hors de l'eau.

Les canards et les oies battent des ailes, crient et se baignent.

Les bêtes à cornes mettent le nez au vent pour aspirer l'air, puis se rassemblent en troupeaux aux angles des prairies ou à l'ombre, en plaçant leur tête en arrière du vent.

Les ânes braient longuement et fréquemment et secouent les oreilles.

Les chiens paraissent engourdis.

Les coqs battent des ailes et chantent à des heures inaccoutumées.

Les paons crient du haut des arbres.

Les moineaux s'assemblent en troupes nombreuses, à terre ou dans les haies, et poussent tous ensemble des cris incessants. Les grenouilles coassent.

Les rouge-gorges s'approchent des habitations.

Les abeilles quittent avec défiance leurs ruches et ne s'en éloignent guère.

Les fourmis transportent activement leurs œufs. Les grosses espèces de limaçons et d'hélice font leur apparition.

Quand le temps va être beau.

Les stipules et les cousins volent, le soir, en colonnes nombreuses qui s'élèvent dans les airs.

Les rainettes qu'on tient dans un bocal s'élèvent sur de petites échelles.

Les signes suivants indiquent un vent prochain.

Les bêtes à cornes font des sauts et secouent brusquement la tête.

Les moutons deviennent folâtres et buttent leur front.

Les porcs transportent de la paille dans la bouche, crient et secouent la tête.

Les chats grattent les arbres et les pieux.

Les pigeons claquent fortement des ailes en

Les pies se réunissent en petites volées et jasent entr'elles.

Coiffures de dames à Paris et coupes de cheveux.

Il ressort d'une statistique récente que le nombre de coiffures de dames pour soirées, s'élève chaque année, à Paris, au chiffre de 1,378,614. Que de jolies têtes brunes et blondes là-dedans!

Les coiffures simples, sans fioritures, ne vont pas au-delà de 427,927, mères de famille, dames de comptoir, dames de magasin, etc.

Quant aux coupes de cheveux pour hommes et enfants, le nombre en est effrayant! Il atteint bon an mal an, le chiffre de 13 millions 851,884 francs. Il ne faut pas moins de 297,000 francs pour le repassage des ciseaux.

Et les barbes! Voilà un produit. La statistique les porte à 410 millions 884,088 francs, sans compter les coups de fer, les frictions, etc.

Cela explique facilement pourquoi et comment bon nombre de coiffeurs ont des liasses de 3 pour 100, une maison de campagne, et même un château aux environs de Paris.

Paris est l'endroit du monde où l'on gagne le plus en rasant les autres!

Lo choléra.

Parait que cé choléra que lè met ti avau pè Toulon et pè Marseille est bin lo choléra mortibusse et na pas l'autro, coumeint desont clliâo z'apotiquières dè pè Paris que monsu Ferry, lo Jules, lâi avâi einvoyi po savâi cein qu'ein irè. Cein est venu, s'on dit, dè pè lo Tonquien, iô vo sédè que lè Français sont z'u fotemassi po eimbétà lè Chinois; mâ mau lâo z'ein a prâi, kâ parait que clliâo pays dè per lè âotrè ont dâi carriérès dè microbes, que cein est tot bounameint dè la granna dè choléra; et quand lè Chinois et lè Tonquinchinois ont vu que lào z'arbélettès et lâo crouïons ne poivont rein contrè lè pétàirus dài Français, l'ont creblià cauquiès quartérons dè clliâo microbes, l'ont tserdzi avoué, et crac! l'ein ont eimpouésenà lè mobliots, et clliâo que chài sont revenus ein ont met âi z'autrès dzeins, que chaisont coumeint dài motsès, kà clliâo microbes, c'est lo philoxéra vastatri dài dzeins.

Ma fài, du que cé choléra a z'u dzernâ pè Toulon, lè dzeins ont z'u 'na gruletta què lè fâ décampâ tot coumeint lè dzenelhiès quand le vayont lo bounosé, et on a fé veni dè pè la Prusse on certain Koque, que l'est lo mâidecin dài z'Allemagnès, que lâo z'a de cein que faillài férè. Lâo z'a de assebin que cé choléra sè volliàvè éteindrè tot coumeint lo piapâo tantquiè pè Malapalud et lo Maubordzet, et noutron gouvernémeint a écrit ai préfets qu'ont écrit ài syndiquo qu'ont écrit ài mâidzo qu'ont écrit âi z'inspetteu dâo béta et ài sadze-fennès que sè faillài gaillà précauchenà, remoà totès lè coffià dè pertot, pas tant bâire d'hédhie, medzi dâi fins bocons et s'eimpestà dè clliâo drouguès que font cheintrè tant mau, mà que preservont, à cein que diont; enfin quiet! férè cein qu'on crâi lo meillao.

A l'avi que lo syndiquo de Catsetalotta a reçu lo décret dào préfet, l'a prài sè mésourès tot lo drài et lài a repondu que lo choléra poivè veni, que l'étiont fermo quie dein tot lo veladzo et que poivont férè face à tot.

Quand lo préfet à cein vu, sè peinsà que coumeint sont dài tot malins pè Catsetalotta, l'étiont dein lo casd'avâi trovâ lo vretablio remîdo po cé choléra, et modà po allà démandâ âo syndiquo cein que l'avâi émaginà, po férè rappoo âo Conset d'Etat.

Ye va don, et quand démanda ao syndiquo cein que l'avai fé po étrè tant su dè se n'affére, l'autro lai repond:

— Eh bin, monsu lo préfet, quand y'é reçu voutra lettra y'é fé senà lo coumon, et coumeint n'ein dein noutron veladzo 'na populachon dè 124 habiteints, ein compteint lè fennès et lè z'einfants, y'é menà mè z'hommo ào cemetiro et lào z'é fé crosà 124 foussès.

ANTOINETTE-MARCELINE.

1

Avant l'établissement des chemins de fer, la diligence d'Angoulème à Barbezieux s'arrêtait volontiers au hameau de Petignac, dont l'aubergiste, Breuil, avait la réputation de fort bien traiter les voyageurs.

Vers la fin de juillet, une jeune paysanne sortit d'une ruelle voisine de l'auberge et demanda si la voiture publique tarderait à passer.

On lui répondit que non.

- Alors, songea-t-elle, je puis aller à sa rencontre.

Il fallait pour cela gravir une pente assez rapide, laquelle s'étend jusqu'à l'endroit nommé Pontabrac.

Ce qui stimulait ainsi Marceline Bertal était un mélange d'inquiétude et d'impatience qu'elle eût vainement essayé de contenir.

Parvenue au sommet et n'apercevant rien encore, la jeune fille résolut d'attendre. Elle choisit pour siège une borne milliaire, non sans murmurer à mi-voix:

— Jean-Louis reviendra-t-il aujourd'hui; et s'il ne revient pas, sera-ce de bon augure? Marceline s'abandonnait à ses méditations, lorsque déboucha d'un sentier qui lui faisait face une seconde paysanne aussi disposée à bavarder que la première semblait l'ètre à demeurer silencieuse.

En effet, du plus loin que la survenante put se faire entendre:

— Va! va! cria-t-elle, si tu comptes épouser Jean-Louis, tu te trompes joliment!

A cette apostrophe, Marceline leva les yeux et, reconnaissant la personne:

— Vous, La Giraude! qu'est-ce qui vous amène ici, quand vous aviez l'air si occupé tout-à-l'heure dans votre maison?

Un brin de curiosité, ma petite. C'est mon droit, je pense ?

— Oh! oui! remarqua Marceline. Dès que je suis exposée à ressentir du chagrin, vous devez être là pour vous en réjouir.

— Avoue, entre nous, que tu cours après ce chagrin-là! Pourquoi t'entêter à vouloir devenir Mme Dutilleul, quand les parents de Jean-Louis ont déclaré que ce mariage ne leur plaisait point?

- Ils peuvent changer d'avis.

- Non.

— En tous cas, reprit fièrement Marceline, que l'air moqueur de La Giraude irritait plus que son langage, si nous sommes deux à désirer Jean-Louis, on sait qu'il me préfère

- Aujourd'hui! Mais lui aussi peut changer.

— Non! répondit à son tour la première paysanne, avec un sourire empreint d'une telle conviction, que La Giraude, blessée au vif, se redressa, les poings sur la hanche et le regard brillant de colère.

Profitons de ce moment pour comparer les deux femmes.

Autant Marceline représentait la grâce touchante, séduisante, avec ses yeux bleus, sa chevelure presque brune et sa taille flexible, élancée, autant La Giraude, plus âgée, au teint roux, aux traits énergiques, aux allures viriles, empruntant une crânerie à la façon de nouer son mouchoir de tête (originalité remarquable chez les Charentaises comme chez les Bordelaises), personnifiait l'effronterie aisée à se doubler de méchanceté.

Une scène fâcheuse paraissait imminente. Elle n'eut heureusement pas le temps de se déclarer.

La diligence, retour de Barbezieux, atteignait le plateau de Pontabrac. Aussitôt et sans que l'attelage eut besoin de faire halte, un voyageur, descendu de l'impériale, se dirigea vers le groupe féminin.

Deux exclamations se confondirent à son aspect:

- Jean-Louis!

Mais dans l'une se démèlait une sincère joie et dans l'autre une sorte d'appréhension.

C'est pourquoi, tandis que Marceline avançait vers Jean-Louis déjà dépassé par la voiture, La Giraude, pressentant une situation désagréable, aima mieux regagner le sentier couvert, où elle disparut en un clin d'œil.

Le jeune homme et la jeune fille étaient réunis.

— Eh bien? demanda-t-elle, avec autant de crainte que d'espérance.

- Non!

C'était bref; mais suffisant néanmoins pour qu'ils se comprissent. Les vives couleurs de Marceline firent place à une pâleur de marbre.

Jean-Louis, aussi profondément troublé, eut à peine le temps de la soutenir. Elle serait tombée. Ils se croyaient seuls. Ils s'assirent. Alors, une incommensurable douleur éclatant, tous les deux fondirent en larmes.

La Giraude, comme bien vous pensez, avait simplement dissimulé sa présence. Une curiosité dévorante la